

Ethnographie coopérative et photographique: retour sur une enquête avec des personnes sans-abri

Gabriel Uribelarrea

► **To cite this version:**

Gabriel Uribelarrea. Ethnographie coopérative et photographique: retour sur une enquête avec des personnes sans-abri. Rencontres Annuelles d’Ethnographie de l’EHESS, Nov 2016, Paris, France. <halshs-01404055>

HAL Id: halshs-01404055

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01404055>

Submitted on 28 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce texte est un long résumé d'une intervention faite lors des Rencontres Annuelles d'Ethnographie de l'EHESS, à Paris, le 24 novembre 2016. Elle a eu lieu dans l'atelier 9 : « Anthropologie visuelle. Pratiques, interactions et circulations visuelles dans le processus d'enquête ethnographique » organisé par : [Camilo León-Quijano](#) (CEMS-IMM Tepsis/LAHIC-IIAC), [Emmanuelle Bruneel](#) (GRIPIC-Paris Sorbonne)

Ethnographie coopérative et photographique Retour sur une enquête avec des personnes sans-abri

Gabriel Uribelarrea

Doctorant en sociologie

Centre Max Weber UMR-5283

Université Jean Monnet – Saint-Étienne

Université de Lyon

Plusieurs travaux ethnographiques s'inscrivant dans le domaine de recherche du « sans-abrisme » (Choppin & Gardella, 2013) mobilisent la photographie : Douglas Harper a observé et suivi les vagabonds du nord-ouest américain (2005 [1982]) ; Mitchell Duneier s'est associé au photographe Ovie Carter pour comprendre et documenter le quotidien des *unhoused* de Greenwich Village qui vendent des livres, magazines et journaux sur le *sidewalk* (1999) ; Philippe Bourgois a quant à lui travaillé avec le photographe et anthropologue Jeff Schonberg pour une étude sur un groupe de personnes sans-abri toxicomanes à San-Francisco (2009).

Ces travaux permettent de distinguer deux grandes manières de prendre des photos sur le terrain : soit l'ethnographe prend lui-même ses photographies, soit il s'associe à un photographe. Ma communication proposera une troisième perspective : ce sont les enquêtés – en l'occurrence des personnes sans-abri – qui prennent eux-mêmes des photographies, dans un travail coopératif avec l'ethnographe.

Avant de s'immerger sur le terrain, je souhaite préciser quelques éléments sur l'enquête dont il est ici question. Celle-ci s'inscrit dans le cadre de ma thèse sur le problème public de « l'accès aux soins » des personnes sans-abri. Je mène depuis 2013 une enquête de terrain dans l'espace public et dans des dispositifs médico-sociaux pour personnes sans-abri de l'agglomération lyonnaise. Parmi eux, la Villa d'Hestia. C'est une structure qui correspond au dispositif des Lits Halte Soins Santé (LHSS) : il est question de proposer un hébergement en même temps que des soins à des personnes sans-abri, pour une durée n'excédant pas deux mois et ce après l'orientation d'un médecin. Les soins dispensés vont de la simple mise à l'abri le temps de consolider une fracture osseuse aux soins palliatifs.

Quand les enquêtés s'emparent de l'appareil photo

Je débute ce terrain en mars 2015. Dès le départ, je souhaite mobiliser la photographie : un intérêt personnel qui se double d'un pressentiment que cet outil peut enrichir mon enquête. Cependant, je ne suis pas au clair : je ne sais pas qui/quoi photographier, ni pourquoi prendre des photos. Surtout, je crains de reproduire les traditionnels « clichés » (Benoist, 2010) sur ce public. Je suis donc dans une phase de tâtonnement où je photographie l'établissement – à l'abri des regards – et découvre, par hasard, l'effet « ouvre-boîte », « *can-opener* » (Collier & Collier, 1986) de l'appareil photo au cours d'un

entretien avec une personne sans-abri.

L'enquête prend un tournant particulier en mai 2015. Plus précisément, le 11 mai 2015. Ce matin-là, je suis avec plusieurs patients dehors, dans le « coin fumeur » de l'établissement, à discuter – les matinées sont remplies de ces discussions du fait de l'interdiction de sortir de l'établissement avant 13h00. Aujourd'hui, Marc, dans la structure depuis quelques mois, fête ses 71 ans. Cet homme discret possède un chapeau qui fait sa renommée auprès des patients et des professionnels. En feutre noir, très largement orné de pin's et de longues plumes d'oie et de paon, il le porte en de rares occasions. Pierre, un autre patient, l'interpelle alors qu'il arrive lentement, son cigarillo au bord des lèvres : « *Hé Marc, tu pourrais mettre ton chapeau, c'est ton anniversaire quand même !* ». Marc sourit mais ne répond pas. Pierre insiste : « *Allez vas-y, je te prends en photo comme ça* », en montrant son smartphone qu'il tient dans une main. Finalement, Marc se laisse convaincre et repart vers sa chambre. Il revient quelques minutes plus tard, le chapeau sur la tête. Pierre lui propose d'aller dans le grand parc de la structure, au milieu des arbres et des buissons. Avec quelques patients nous restons assis à les regarder : l'un prenant la pose avec son chapeau, l'autre se reculant pour trouver le cadre idéal avec son téléphone. Pierre lui montre la photo, qu'il nous montrera par la suite. Je réagis : « *Ah elle est bien cette photo ! Y'aurait de belles photos à faire ici* ». « *Ah c'est sûr, y'a des personnages ici !* », me répond en rigolant Fouad, un autre patient. Je leur propose alors : « *Quand vous aurez fini l'atelier théâtre, ça pourrait être cool de faire un atelier photo, non ?* ». Pierre, lecteur de Saul Alinsky et fervent défenseur des projets « participatifs », me lance : « *Ah ouais. Mais le mieux ça serait que ce soit nous qui puissions prendre les photos, tu vois* ».

Prenant Pierre au mot, et après en avoir discuté avec d'autres patients, je décide de leur confier la prise des photos. Le projet fait ainsi écho à la *photovoice* (Wang & Burris, 1997), à l'*auto-photography* (Noland, 2006) et plus généralement à des méthodes « participatives et collaboratives » en photographie (Pink, 2013, p.86). Je parle plutôt d'une « ethnographie coopérative » (Joseph, 2015) qui défend l'idée d'un « pragmatisme ethnographique » (Cefai, 2010, p.467). Cela signifie deux choses : d'une part, dans la démarche pragmatiste dans laquelle je m'inscris, l'enquête est nécessairement collective et peut s'envisager comme une « chaîne de coopération » (Becker, 2010, p.49) : coopérations avec les enquêtés lors du travail de terrain et de restitution des résultats, avec des collègues chercheurs et, plus généralement, avec une diversité d'acteurs (Cefai, 2003, p.525-526). Confier des appareils photos aux personnes sans-abri est une forme de coopération parmi d'autres. D'autre part, l'ethnographe acte que « l'enquête donne des prises à l'action et [que] l'enquête est elle-même une action aux conséquences directes sur le milieu qu'elle étudie » (Cefai, 2010, p.467).

L'articulation entre les photographies et les observations : un « bricolage méthodologique »

La direction de la Villa d'Hestia m'a alloué un budget pour conduire à bien ce projet. Entre début août et mi-septembre 2015, j'ai confié des appareils photos jetables aux patients de l'établissement qui le souhaitaient. Au final, 7 personnes ont pris 138 photos. Il est important de préciser que je n'ai pas donné de consigne aux personnes, qu'elles étaient libre de photographier ce qu'elles voulaient. Ce qui m'intéressait c'était de voir justement comment elles s'appropriaient l'objet. Durant cette période, j'ai continué mon travail de terrain en observant quand c'était possible certains photographes en action. Surtout, à travers diverses discussions informelles avec eux, j'ai compris que les photographes

prenaient en photos des personnes, des animaux, des espaces et des objets auxquels ils tenaient. Pour citer Louis, un des photographes : « *Je prends pas des photos pour me débarrasser, je prends des trucs qui me plaisent* ».

Après cette phase de prise des photos, elles ont toutes été développées. La deuxième phase consistait à conduire des *photo elicitation* (Harper, 2005) avec les photographes. Démarche par exemple utilisée par le photographe et anthropologue Leonardo Antoniadis (2012) avec des personnes sans-abri. Pour ma part, ce travail a été quasiment impossible à mettre en œuvre et un seul entretien formel a été réalisé. Parmi les photographes, deux sont malheureusement décédés au cours du projet. S'ils ont pu voir leurs photos et m'en dire quelques mots, nous n'avons jamais pu prendre le temps d'en discuter en détails. Les quatre autres ont quitté la structure pour une fin de prise en charge ou une exclusion et il m'a été difficile de les suivre dans la ville et dans le réseau de l'assistance. Le temps du projet était finalement trop long au vu de l'état de santé des patients et du fonctionnement de l'établissement. Au final, je n'ai que des bribes d'informations, issues de mes observations, sur les contextes dans lesquels ont été prises les photos.

Face à l'impossibilité de conduire ces entretiens, j'ai opéré un « bricolage méthodologique » (Rogers, 2012) avec les photographies et mes observations. L'objectif était ainsi de saisir ce que les photographies pouvaient apporter à mon enquête. La première étape de ce bricolage a consisté en un classement des 138 photos selon différents items (qui est le photographe ; le lieu où la photo a été prise ; qui sont les êtres vivants photographiés ; quels sont les objets photographiés). Ces catégories descriptives m'ont permis de classer les photos et d'établir quels étaient les espaces, les personnes, les animaux et les objets les plus fréquemment photographiés. De là, un double mouvement a été opéré. D'une part, je suis retourné dans mes notes de terrain pour retrouver des configurations similaires. J'ai conduit un travail de relecture de mes différents carnets en répertoriant toutes les situations qui se passaient dans les espaces photographiés, avec les mêmes acteurs. Les photos ont ainsi mis en lumière une partie de mes écrits. À l'aune de ce que je connaissais des motivations des photographes à utiliser leur appareil, les photos devenaient des indications pour saisir dans les notes ethnographiques ce qui était important pour les photographes. D'autre part, la vision des photos, au mois de septembre 2015, m'a servi de guide pour retourner sur le terrain dans les mois suivants. Une nouvelle phase d'observation a été conduite, au prisme des photos.

Penser l'habiter, agir dans le quartier

De l'ensemble de ce travail – photographies et observations – émerge une réflexion sur la vie quotidienne et l'habiter¹ de ces personnes sans-abri. Photos à l'appui, je tracerai la « silhouette anthropologique » (Zeitlyn, 2006) d'Eric, l'un des patients-photographes. J'esquisserai son *home territory* (Cavan, 1967), la manière dont il a investi une niche écologique constituée de différents types d'espaces (publics/privés, extérieurs/intérieurs) : sa chambre, le coin fumeur de la Villa d'Hestia, l'espace public dans le quartier alentour. Mon propos s'arrêtera sur les différentes formes d'attachements, d'ancrages, d'appropriations et d'aménagements (Pichon (dir.), 2010).

Cette thématique de l'habiter a constitué le fil rouge d'une exposition organisée à la Villa

1 Si cette question de l'habiter des personnes sans-abri a déjà été largement travaillée, elle m'a néanmoins conduit à réfléchir à une « approche écologique du soin » – formule provisoire que je souhaite explorer dans mon travail de thèse.

d'Hestia. Les photographies entraînent en écho avec un micro problème public : des voisins du quartier s'étaient plaints à la direction de la Villa d'Hestia de l'alcoolisation de certaines personnes sans-abri dans l'espace public. Les photos – et notamment les « images du quartier » (Schoepfer, 2014) – accompagnées de quelques fragments d'observations et de verbatim, ont été le support d'un dialogue indirect entre les différents « habitants » (les personnes sans-abri hébergées dans l'établissement et les personnes locataires ou propriétaires dans le quartier). Refusant la dénonciation (sur le registre les bons sans-abri vs. les mauvais voisins) l'exposition était une mise à l'épreuve de la diversité des usages et des représentations du quartier. Elle permettait ainsi d'interroger la cohabitation et la place de chacun dans l'espace public. En cela, cette exposition au propos très situé a été l'occasion d'expérimenter une autre forme de diffusion des résultats de l'enquête. L'exposition a été à la fois une scène de restitution tout en étant une scène d'observation favorisant la rencontre avec les voisins.

Bibliographie

Antoniadis L., « Les lieux publics de la survie quotidienne. Choix photographiques dans une enquête exploratoire réalisée à Paris » in Pichon P. et Caraës M-H. (dir.), *La recherche s'expose. Espace public et sans domicile fixe*, Saint-Étienne, Cité du Design, pp.118-127, 2012.

Becker H., *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 2010.

Benoist Y., « Ethnographie, objectivation et image. Photographier des SDF et sortir des clichés », in Bruneteaux P. et Terrolle D. (dir.), *L'arrière-cour de la mondialisation. Ethnographie des paupérisés*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2010.

Bourgois P. et Schonberg J., *Righteous dopefiend*, Berkley, University of California Press, 2009.

Sherri Cavan, 1966, *Liquor license : an ethnography of bar behavior*, Chicago, Adline Publishing Company.

Cefaï D., « Postface. L'enquête de terrain en sciences sociales » in Cefaï D., (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, pp.467-615.

— , « Un pragmatisme ethnographique. L'enquête coopérative et impliquée » in Cefaï D. (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, pp.449-472.

Choppin K., Gardelle E., et al., *Les sciences sociales et le sans-abrisme. Recension bibliographique de langue française, 1987-2012*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013.

Collier J. et Collier M., *Visual anthropology : photography as a research method*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1986.

Duneier M., *Sidewalk*, New-York, Farrar, Strauss and Giroux, 1999.

Harper D., « Talking about pictures : a case for photo elicitation », *Visual studies*, Vol.17, n°1, 2002, pp.13-26.

— , *Good company. A tramp life*, Boulder, Paradigm Publisher, 2005.

Joseph I., « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 29 décembre 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/4916>.

Noland C. M., « Auto-photography as research practice : identity and self-esteem research », *Journal of research practice*, Vol.2, n°1, 2006.

Pichon P. (dir.), Jouve E., Choppin K. et Grand D., *Sortir de la rue : les conditions de l'accès au « chez-soi »*, Direction Générale des Affaires Sociales, 2010.

Pink S., *Doing visual ethnography*, Sage, 2013.

Rogers M., « Contextualizing theories and practices of bricolage research », *The Qualitative report*, Vol.17, 2012, pp.1-17.

Schoepfer I., « Capturing neighbourhood images through photography », *Visual ethnography*, Vol.3, n°1, 2014 pp.7-34.

Wang C., Burris A-M., « Photovoice : concept, methodology, and use for participatory needs assessment », *Health Education & Behavior*, Vol.24, n°3, 1997, pp.369-387.

Zeitlyn D., « Life-history writing and the anthropological silhouette », *Social anthropology*, vol.16, n°2, 2008, pp.154-171.